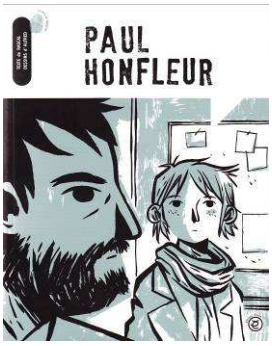
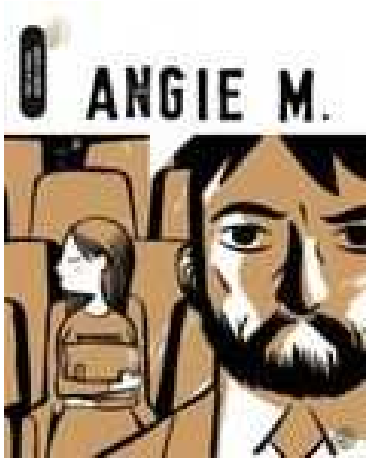
RASCAL s'oriente aujourd'hui vers la publication de livres davantage destinés à un public adolescent, par exemple les 3 albums suivants :

Cet album de grand format est un véritable roman d'amour. D'abord, on est surpris par les images passionnées, aussi libres, sensuelles, que tourmentées. Ensuite, on est happé par l'écriture, qui joue avec bonheur sur le lyrisme et la cruauté du destin. Ange a fait la guerre, il est revenu gueule cassée. Aujourd'hui, il est gardien de phare, « et éclaire la nuit des hommes ». Dans une solitude bercée par un océan rageur, il raconte son histoire.
Avant la guerre, avant l'horreur, il y eut l'amour. L'impossible passion entre Ange, jeune garçon sauvage, et une sirène belle à en mourir, échouée là une nuit de tempête. Les histoires d'amour sont tenaces et se moquent du raisonnable. « *Il ne faut pas s'arrêter à la surface des choses. Ne crois-tu pas à ce que tu vois ? Regarde cet océan, il existe et tu crois le connaître, et pourtant, tu en ignores les secrets. Le monde n'est qu'un grand mystère.* » Ainsi parle la douce sirène. Elle emmène son compagnon au-delà des certitudes. La magicienne d'outre-monde transforme le vague à l'âme en sérénité. Désormais, du haut de sa tour de pierre balayée par les vents et l'écume, Ange attend le retour de sa bien-aimée...[2]

Au poste de police, Etienne interroge Paul Honfleur, douze ans, pris en flagrant délit de cambriolage. Il a à peine le temps d'effleurer la détresse du jeune garçon que la maternité l'appelle au chevet de sa femme. Il quitte précipitamment le bureau, laissant Paul seul quelques minutes…
Paul Honfleur est un curieux récit au temps resserré, un petit drame à la saveur amère dont la chute ne manquera pas de hanter le lecteur. La vie et la mort s'y côtoient dans une valse de sentiments exacerbés, et cette psychologie - suggérée mais intense - donne au fait divers un caractère intemporel. Le dessin d'Alfred esquisse les personnages, les isole aussi, dans un bleu-gris en parfait accord symbolique avec le texte dont il fait ressortir l'urgence et la cruauté. Aussi beau qu'atroce, à reconsidérer après lecture et à réserver à de (très) grands adolescents.[3]





L'inspecteur Bufka se rend à l'hôpital pour interroger une toute jeune fille, Angie Monde. On comprend qu'elle a commis un acte grave, on ne sait pas lequel. Angie ne parle pas, mais nous suivons le fil de ses souvenirs en plusieurs actes, et découvrons alors l'impensable… C'est le retour de l'inspecteur Etienne Bufka, un « taiseux » souvent plongé dans son monde intérieur, un homme sensible sous sa carapace taciturne. Comme dans Paul Honfleur, l'histoire est terrible, les actes irréparables. Et l'adulte, malgré tous ses efforts, ne parviendra pas à comprendre la radicalité des adolescents qu'il est chargé d'interroger. Le texte court reste très neutre ; il utilise tout un décor, des détails apparemment anodins (la chanson des Stones écoutée par Bufka dans la voiture, le prénom de Van Gogh…) pour souligner l'air de rien la férocité implacable de l'intrigue. Le dessin statique d'Alfred s'attarde lui aussi sur des petits riens, composant une atmosphère désespérée, une brume de noirceur déliquescente… *Angie M.* ressort du fait divers magnifié en objet artistique, en quelque sorte, dont la lecture ne laisse sûrement pas indemne. [3]

---

[2] Martine Laval, Telerama n° 3018 - 17 novembre 2007
[3] http://heuresdefantasia.canalblog.com/archives/2010/12/27/19965257.html